

Philippe Madec

architecte urbaniste (France)

membre du Club de Rome, Global Award for Sustainable Architecture 2012

Les ailes du futur / pragmatisme et prospective

Entretien avec la revue roumaine « architext » sur le thème « L'architecture (in)visible, l'architecture (in)utile, les masques de l'architecture ... », pour le numéro 2, d'avril-mai 2013

« Pendant que les différentes scènes de la culture travaillent à valoriser la nouvelle instabilité, saluent le chaos et célèbrent l'inconséquence, on assiste depuis quelques années à une discussion d'un type nouveau ; partie des cercles écologistes, elle a été reprise par les milieux de l'économie et porte sur la durabilité — sustainability. On commence peu à peu à comprendre que l'actuel way of life et le long terme sont deux choses qui s'excluent totalement l'une l'autre. »

Peter Sloterdijk

Dans le même bateau, 1993¹

1_ L'architecture contribue-t-elle à la construction de la ville ou seulement l'habille-t-elle ?

Depuis toujours l'architecture contribue à matérialiser la chair des villes. Les architectes participent à cet événement, mais ne le déterminent pas. C'est depuis le XVIII^e siècle que l'invention de l'enseignement de l'architecture et celle de l'architecte héros (Grand Prix de Rome) réduisent l'architecture au seul résultat du métier de l'architecte. Profond mensonge. L'architecture construite par les architectes ne représentent qu'une toute petite part de ce qui est réalisé dans le monde. Et même cette architecture-là fait l'objet de hiérarchie. Déjà au XVIII^e siècle, les immeubles de logements qui sont la chair de la chair des villes n'étaient pas le fait des architectes de première classe, mais de ceux de troisième classe. On ne parle encore aujourd'hui que de la production des premiers.

Sous certains aspects condamnables, l'architecture — qui est une émanation de la culture, sa sécrétion habitée, jamais son phare sauf sous quelques dictatures — s'est laissée emporter par tous les travers d'une certaine mondialisation : star system, formalisme, décontextualisation, guerre d'images des métropoles, etc. Tout cela participe « au déguisement démonstratif » que vous évoquez et à l'écrasement de l'existence par l'apparence et m'apparaît comme une expression du siècle passé. Bien entendu, il y en a encore quelques rémanences du cynisme alors ambiant ; les deuils du modernisme et du postmodernisme restent à faire, ce que mon livre *EXIST* contribuait à engager².

Le Modernisme est terminé, le postmodernisme a fait long feu. Nous vivons une époque que nous ne savons pas encore nommer, mais dont l'horizon est connu : l'invention de nouvelles civilisations compatible avec la Terre. Pour y parvenir, l'humanité s'est doté d'une ambition partagée : l'éco-responsabilité. C'est à ce jour la notion la plus globalisée. Les états rechignent à s'y engager ; les échecs successifs des Sommets Mondiaux l'attestent ; « Rio+20 = Rio + vain » dit-on. Mais pas les peuples. Ils n'attendent pas et s'engagent – au delà de leurs peurs – dans des actions, locales et mondiales, de solidarité et de partage qui inventent un autre-savoir-vivre-le-monde, pas un nouveau monde.

¹ - SLOTERDIJK Peter, *Dans le même bateau, essai sur l'hyperbolique*, Rivages, Paris 2002 (publié en Allemagne en 1993 sous le titre *Im*

² - MADEC Philippe, *EXIST*, éditions Jean-Michel Place, Paris, 2000 (épuisé), disponible en copyleft sur www.philippemadec.eu, catégorie : livres

Toujours est-il que les déplacements sémantiques s'opèrent déjà. Les mots durable, enviable, équitable, soutenable, vivable, viable, désirable, partageable, etc., qualifient nos actes, nos projets urbains, nos architectures. Auparavant, ils étaient futuriste, moderniste, vitaliste, postmoderniste, métaboliste, déconstructiviste, structuraliste, etc. Enfin le suffixe « -able » remplace les suffixes « -iste » et « -isme » ; « -able » la possibilité d'être supplante avantageusement « -isme » l'esprit de système, au moment même où il est bien question de la vie, de notre capacité à la préserver.

Le jeu des acteurs se transforme aussi, avec quelques tourments. L' élu au suffrage universel, issu de la démocratie électorale, a du mal à admettre la valeur à venir d'une démocratie participative. L'architecte a du mal à quitter sa revendication « romantique » au statut d'artiste, « cet abandon est douloureux »³. L'ingénieur admet mal que la vérité scientifique est soumise à une compréhension culturelle. Tous répugnent à quitter les pratiques de leurs anciens pouvoirs. Or dans ce monde bouleversé, ces attitudes les isolent. Quant à l'usager, il peine, lui aussi, à envisager une modification de ses acquis et de son mode de vie. Pourtant, grâce à eux, ensemble, le sens de l'autorité change. Dans la conception durable des établissements humains, nous cherchons moins à savoir « qui a l'autorité » qu'à trouver « ce qui fait autorité ». Et l'expérience de terrain montre que ce qui fait autorité naît du partage. Un échange véritable, idéal, explique la philosophe américaine Hannah Arendt, s'il exclut non seulement la contrainte mais aussi la persuasion⁴. Quand on discute d'un projet avec les usagers, les maîtres d'ouvrages et les élus, quand on parle au sein de l'équipe de maîtrise d'œuvre élargie, quand on partage les raisons des décisions, quand on remet en jeu ces décisions, quand les arguments du projet se construisent dans ces allers-retours entre chacun, alors c'est le projet qui fait autorité : il représente aux yeux de tous, l'expression d'un accord, de leur accord. Il ne s'agit plus ici d'habillage de la ville, mais de sa co-construction

(Image #1 : atelier urbain de l'éco-quartier du Fort d'Aubervilliers ; image#2 : vue aérienne du Fort d'Aubervilliers).

2_ Devant la dimension virtuelle de notre environnement, de la perte de la topographie par le rapprochement du réel et du virtuel, l'architecture est-elle encore utile ?

L'architecture, c'est-à-dire la réponse aux besoins d'abri et d'organisation spatiale perdurera tant qu'il y aura des individus et des sociétés ; l'architecte urbaniste aussi, mandaté pour développer les projets que la somme des volontés individuelles échoue à faire aboutir. Ce qui change tient à la manière dont les sociétés envisagent le recours au concepteur de l'établissement humain. Membre d'une communauté plurielle, entouré de tous, face au projet durable à la complexité chargée, il est requis en tant que médiateur. Sa médiation dépasse le culturel (esthétique, tradition et modernité, matières et formes, etc.) ; elle puise à l'éthique, à l'économique, au social et au politique. Entre une société et son projet d'établissement, il participe à la synthèse de tous les apports, et à la mise en place de hiérarchies. Il lui revient en propre de matérialiser la commune aspiration à un autre établissement humain, de la formaliser. Sa synthèse formalise, car tout finit par prendre forme. Sa médiation et son invention sont étroitement liées, au sens où sa médiation s'effectue d'autant mieux qu'elle se repose sur une forte capacité de synthèse et d'invention. Pour y parvenir, il améliore ses outils, ajoute la conception du temps à celle de l'espace, conçoit des stratégies en accompagnement des formes, sort d'un repli formaliste et s'attache aux usages ordinaires, quitte une conception trop floue, voire trop romantique des usages des habitants, etc. Comme son savoir et son savoir-faire ne font pas tout, il change d'attitude, arrête d'opposer son ego à la conscience collective. Il regarde la réalité avec amour, prend « [...] en considération non seulement un tissu bâti existant, mais aussi des usages existants de

³ - LAGUARDA Alice, « L'éthique » in *Le temps à l'œuvre citoyen*. Plourin-Lès-Morlaix 1991-2004, Philippe Madec, éditions Jean-Michel Place et Sujet-Objet, Paris, 2004, page 177.

⁴ - ARENDT Hannah, « Qu'est-ce que l'autorité ? » in *La Crise de la culture, Huit exercices de pensée politique*, Gallimard, Folio Essais, 1972, p. 123

l'espace urbain »⁵, c'est-à-dire la vie quotidienne de l'autre dans ses relations au monde alentour, tant humanité que nature.

Pour ma part, je n'oppose pas le réel et le virtuel. Dans l'enthousiasme des débuts, le virtuel devait remplacer le réel. Ce n'est pas le cas. Le virtuel est une chance pour le réel, il lui ajoute une dimension et l'on parle de réalité augmentée. Les mondes virtuels ne sont pas des alternatives, mais des possibilités immédiates. Les travaux sur les mondes virtuels nourrissent le monde réel, et leurs logiques transforment nos modes de vie (comme la perte du jour et de la nuit dans l'espace cybernétique a déjà transformé le quotidien des acteurs du monde de la finance). Il existe une relation d'interdépendance entre le monde réel et les mondes virtuels. Le virtuel n'est accessible que depuis le réel. Et plus la virtualité s'accroît, plus la réalité est convoquée. Pour l'envisager, on peut proposer cette perspective historique : celle de l'émergence synchrone du « principe de réalité » et de la « réalité augmentée », c'est-à-dire de l'amour du monde et des mondes virtuels, autrement dit : des enjeux environnementaux et de l'espace cybernétique. Cette simultanéité porte sens, au point qu'opposer l'écologie et la cybernétique, la biosphère et le cyberspace — comme le revendiquent leurs adeptes respectifs — ne peut s'exécuter qu'au détriment de l'accomplissement de notre monde aujourd'hui. Il reste à toucher du doigt cette condition : d'ores et déjà, c'est dans un monde numérisé et écologique que l'homme vit et poursuit ses quêtes essentielles⁶.

(Image #3 : La maison de la Nature du Parc écologique Izadia à Anglet ; image #4 : le galet-pilote cybernétique de visite du parc)

3_ Quel peut-être, pour les architectes et les urbanistes, le modus operandi qui permet de reconquérir le futur ?

Pour participer à l'indispensable évasion de « la prison de l'actuel »⁷, les architectes doivent engager toute la puissance de l'architecture aux côtés de l'homme, dans le monde humain commun. C'est là que l'architecture regagne en vitalité et permet sa reconsidération absolue confrontée aux enjeux enfin abordés de l'avenir. L'architecture, installation de la vie par la matière, procède d'une bienveillance aujourd'hui plus que jamais requise aux côtés du Petit Homme. La nécessité de lancer un projet humaniste pour la multitude engage davantage l'architecture dans sa fonction organisationnelle, dans sa fondamentale vocation politique.

Pour y parvenir, il faut qu'il revendique le rôle central de la culture dans le développement durable. En effet la culture n'est plus le contexte de nos actions ; elle est la condition même de leurs accomplissements. Contre la prépondérance des réponses techniques, des voix se sont élevées. La France le fit à Johannesburg en 2002, Jacques Chirac annonçait que « la culture s'imposera peu à peu comme le quatrième pilier du développement durable aux côtés de l'économie, de l'environnement et de la préoccupation sociale ». L'oubli initial de la culture comme pilier du développement durable étonne. Le rapport Brundtland ne précisait-il pas que « deux concepts sont inhérents à cette notion : le concept de " besoins ", et plus particulièrement des besoins essentiels des plus démunis, à qui il convient d'accorder la plus grande priorité, et l'idée des limitations que l'état de nos techniques et de notre organisation sociale impose sur la capacité de l'environnement à répondre aux besoins actuels et à venir. »⁸ Or les notions de besoin, d'état des techniques et des organisations sociales dépendent de

⁵ - BARBEY Gilles (dir.), *L'usage du projet. Pratiques sociales et conception du projet urbain et architectural*, éditions Payot, Lausanne, 2000

⁶ - Se reporter à MADEC Philippe, *Les Heures de l'Arbre et du Net*, in revue *Poiesis*, juillet 2000 ou www.philippemadec.eu, rubrique : articles.

⁷ - Pour reprendre la belle formule de Janine Delaunay à propos des futurologues en introduction au Rapport Meadows. DELAUNAY Janine, *Halte à la croissance ? Le Club de Rome, Rapport Meadows*, Fayard, Paris, 1972, p.20.

⁸ - BRUNTLAND Gro Harlem, *Our Common Future*, Oxford, 1987. Source facile : http://fr.wikisource.org/wiki/Rapport_Brundtland

l'histoire des peuples, des cultures, « figures historiques cohérentes »⁹ selon le philosophe français Paul Ricœur, et de leurs expressions quotidiennes.

(Image #5 : Le pôle œnotouristique Viavino du Pays de Lunel : image #6 : les matières et les savoir-faire locaux)

En 2002, l'Indien Rajendra W. Pachauri, président du GIEC, dénonçait le poids des spécialistes de la science atmosphérique, ses propres spécialistes, et exposait que la compréhension sociale et culturelle des politiques énergétiques sera la condition sine qua non des actions concrètes dans les divers pays¹⁰. Au-delà du réquisitoire, il s'était agi pour lui de mettre en évidence l'écart entre la pensée technique abstraite due à l'universalité des données physiques et les conditions quotidiennes de la vie humaine toujours localisée. Même si nous assistons à une conscience mondialisée de la situation planétaire, les modalités d'actions sont contextualisées et dépendent des cultures, dans une stratégie du disponible étendue des matières aux gens. Les acteurs de l'établissement humain le savent. Une belle idée n'est réalisée que si elle est comprise, faite leur par ceux qui la vivront. Ce qui est approprié l'est aux gens, par les gens, à une société et par une société. De fait la réalisation des idéaux de notre humanité éprise de solidarité face au péril commun, dépend des cultures, qui ne forment plus le cadre, mais le moyen dialectique du passage au réel. Recourir aux cultures sert à rendre locales les approches techniques, plutôt que de laisser libre cours au dictat d'une approche technique universalisée¹¹. Malgré sa dérive systémique, le développement durable y contribue, quand il soude quotidien et expressions locales. Un principe de réalité l'habite, le slogan « Penser global, agir local » mis en avant lors de la Conférence de Rio de Janeiro en 1992 l'exprime.

Au-delà de l'ambition éco-responsable, cela demande à l'architecte urbaniste deux engagements en apparence opposés, mais qui n'en font qu'un : la volonté du pragmatisme et le goût de la prospective. La prospective consiste à créer un récit plutôt qu'une vision ou une image. Asseoir une prospective demande de retenir une hypothèse d'avenir vraisemblable, sur un ensemble de paramètres environnementaux, climatiques, économiques et sociaux en cours d'évolution, une hypothèse à adapter en permanence. Le travail consiste alors à reconnaître la culture ou les cultures à l'œuvre sur un territoire¹². Puis à la ou les faire résonner des questions du futur, telles qu'elles s'annoncent de nos jours, telles que nous les entendons à l'aune du dérèglement climatique, de la crise de l'énergie, des pénuries en eau et du stress alimentaire, notamment. Le *Millenium Ecosystem Assessment* proposé par l'Organisation des Nations Unies¹³ officialise ce que Peter Sloterdijk et nous, experts du développement durable, affirmons depuis des années : le modèle de développement hérité de l'économie moderne est catastrophique et doit impérativement être revu. Il dépend d'un nouveau rapport à la nature qui métamorphosera tous les établissements humains.

(Image #7 : Stratégie prospective de développement durable Montpellier 2060 : la ville en creux et la città frizzante)

⁹ - RICOEUR Paul, *Histoire et Vérité*, Seuil, Paris, 1955, p.296

¹⁰ - PACHAURI Rajendra, « Les experts étudient l'effet socio-économique de l'évolution du climat », in *Le Monde*, 21 février 2003

¹¹ - La clairvoyance de Yona FRIEDMAN a en ce sens toujours été exemplaire. Voir : *L'architecture de survie, une philosophie de la pauvreté*, éditions de l'éclat, Paris, 2003.

¹² - RICOEUR Paul, *Histoire et Vérité*, Paris, 1955, p.296

¹³ - Se reporter à www.millenniumassessment.org/